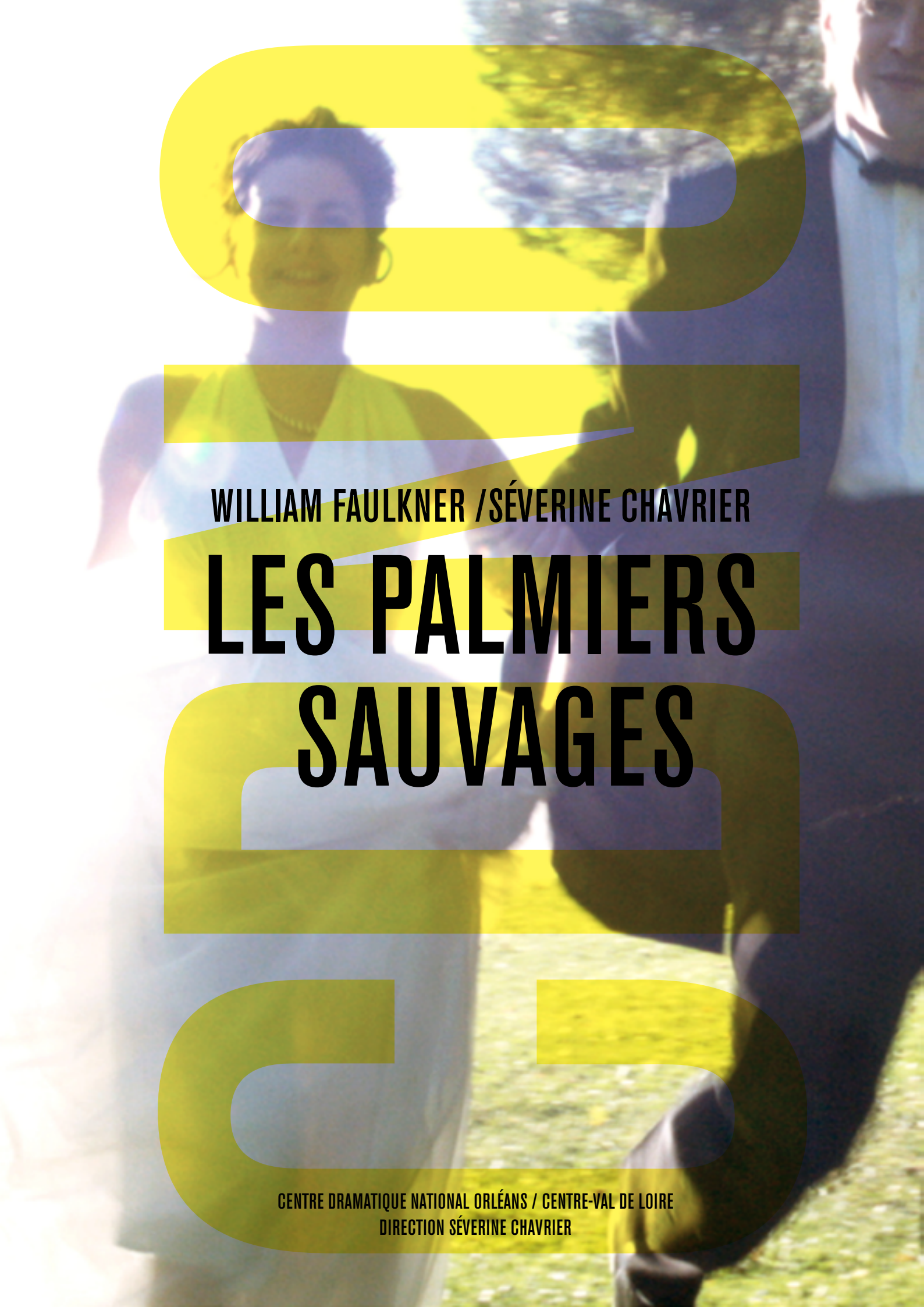

WILLIAM FAULKNER /SÉVERINE CHAVRIER

LES PALMIERS SAUVAGES

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL ORLÉANS / CENTRE-VAL DE LOIRE
DIRECTION SÉVERINE CHAVRIER

CE SONT LES GENS DANS LES LIVRES QUI DEVRAIENT INVENTER ET LIRE NOS HISTOIRES À NOUS.

WILLIAM FAULKNER

LES PALMIERS SAUVAGES

CAPTATION

https://vimeo.com/116759366

mot de passe sur demande

crédits photo
Jérôme Vernez p. 1, 3, 14, 16, 17 et 22
Alexandre Ah-Kye p. 7, 9 et 10
Samuel Rubio p. 12

L'ÉQUIPE

Mise en scène
Séverine Chavrier

Interprètes
Séverine Chavrier
Laurent Papot
Deborah Rouach

Scénographie
Benjamin Hautin

Dramaturgie
Benjamin Chavrier

Lumière
David Pérez

Son
Philippe Perrin

Vidéo
Jérôme Vernez

Reprise de production
CDN Orléans/Centre - Val de Loire

Production
Théâtre de Vidy-Lausanne
La Sérénade interrompue

Coproduction
Nouveau Théâtre de Montreuil

Avec le soutien de:
Ministère de la Culture et la Communication
CDN de Besançon, Franche-Comté
Pro Helvetia - Fondation suisse pour la culture
SPEDIDAM

CONTACTS

Sandra Neuveut
Directrice adjointe
sandra.neuveut@cdn-orleans.com
+33 (0)6 74 07 77 15

Pauline Pierron
Chargée de production
et de diffusion
pauline.pierron@cdn-orleans.com
+33 (0)6 76 59 15 22

CDN
Orléans/Centre-Val de Loire
Boulevard Pierre Ségelle
45000 ORLÉANS
cdn@cdn-orleans.com
+33 (0)2 38 62 15 55

CALENDRIER

2019/2020
Santiago du Chili
Festival Santiago a Mil
Du 7 au 12 janvier 2020

Maison de la Culture de Bourges
31 mars et 1er avril 2020

2018/2019
Le Monfort théâtre /
Théâtre de la Ville
Du 5 au 15 décembre 2018

Théâtre National Wallonie, Bruxelles
Du 30 mars au 6 avril 2019

Théâtre National de Strasbourg
Du 27 mai au 7 juin 2019

2017/2018
Printemps des Comédiens, Montpellier
8 et 9 juin 2018

2016/2017
CDN Orléans/Centre-Val de Loire
du 17 au 19 mai 2017

Théâtre Roger-Barat, Herblay
11 décembre 2016

Scène nationale Évreux
7 décembre 2016

Théâtre universitaire, Nantes
29 et 30 novembre, 1er décembre 2016

Théâtre de Lorient
23 et 24 novembre 2016

2015/2016
Odéon - Théâtre de l'Europe
du 03 au 25 juin 2016

Bonlieu, Scène nationale, Annecy
2 et 3 février 2016

L'Apostrophe, Théâtre des Arts, Cergy
27 et 28 janvier 2016

Théâtre de Châtillon
23 janvier 2016

Comédie de Reims,
Centre Dramatique National,
19 et 20 janvier 2016

Théâtre Liberté, Toulon
15 janvier 2016

Tandem : Théâtre d'Arras / Hippodrome de Douai
du 7 au 9 janvier 2016

Nouveau Théâtre de Montreuil
du 01 au 12 décembre 2014

2014/2015
Théâtre de Vidy-Lausanne
Création 25 septembre 2014

LES PALMIERS SAUVAGES

Onzième roman du grand auteur américain, *Les Palmiers sauvages* décrit la passion brutale de deux êtres en rupture de ban. Charlotte Rittenmeyer quitte son mari, ses enfants et sa vie tranquillement bourgeoise pour aimer Harry; Harry Wilbourne interrompt ses études de médecine difficilement payées par les siens pour fuguer avec Charlotte. Leur amour se transforme en une descente aux enfers, avec toutes les dimensions du roman à stations, du road movie mais aussi du mythe tragique: damnation, expiation, rédemption. Charlotte meurt, Harry est enfermé.

Personnage féminin particulièrement fascinant, l'amante « aux yeux jaunes » qui « porte de vrais pantalons d'homme » se présente comme une artiste et s'engage dans un dévouement total à l'amour. Sa passion est sans retour. Lui écrit des romans pornographiques commerciaux et rêve silencieusement de retrouver sa vie asexuée d'avant leur rencontre.
Avec ce portrait de l'artiste en jeune femme, Faulkner met en scène les deux versants de la pratique artistique : il exorcise ainsi ses peurs en montrant la trivialité du travail et la vanité des illusions financières. La réflexion sur l'art est un des moteurs de ce roman très sensuel, terrien, plein d'odeurs, de bruits, de silences. Et qui se donne comme une cavalcade dans de multiples paysages. Séverine Chavrier veut rendre sur le plateau la sensualité des éléments, la puissance de la nature traversée, par les éléments scéniques mais surtout par le son, tellurique, furieux, prémonitoire, avec ce « vent noir » omniprésent du début à la fin, bien après que l'image scénique ait disparu.
Son adaptation se cale sur chacun des lieux du roman, que Faulkner a minutieusement répertoriés comme le véritable squelette de l'histoire. Gageure scénographique d'un plateau unique qui se transforme à chaque station, avec un monde extérieur qui gronde à la porte du théâtre. À chaque nouveau lieu prêté, temporaire « gîte pour y installer l'amour », les protagonistes manipulent les éléments scéniques - matelas, lits, lampes - pour y aménager une nouvelle couche dédiée à leurs ébats, véritable cartographie de leur état de couple à cet instant T. Autant de traces laissées ensuite de cet amour qui fuit toujours davantage sous nos yeux et entre nos doigts, tel ce sable qui recouvre le plateau.
La narration s'appuie par ailleurs sur les instants de lucidité tranchante qui sont donnés à chaque personnage à un moment ou un autre, ce fameux courant de conscience, moment de dévoilement où l'être s'approche de la vérité qu'il ne voulait, pouvait voir. Des intuitions qui apparaissent en italique sur la page de Faulkner, et qui trouvent leur réalité scénique dans les voix off désolées de Harry et Charlotte.

Il s'agira d'inventer une langue entre ces personnages, langue non écrite dans le roman qui ne signale que les faits. Des gestes, des silences, des chuchotements dans le noir, du rituel amoureux, leurs mots d'amour, leurs manières de se toucher, de se cogner, de s'aimer. Ces paroles après l'amour, ces disputes récurrentes et sans issue, ces réconciliations tendres et désespérées, ces solitudes avec ou sans l'autre. Il s'agira de trouver une forme d'érotisme et de musicalité qui court tout du long. Une recherche qui est un va-et-vient continu entre les improvisations avec les comédiens et le texte de Faulkner.

LES PALMIERS SAUVAGES

Si *Les Palmiers Sauvages* est excentré dans l'œuvre de Faulkner, l'histoire demeure faulknérienne. Elle met en jeu cette relation à soi, à autrui, au même, à l'étranger dont Faulkner a exploré les linéaments et les butées entre les membres d'une famille, à l'intérieur des demeures, des domaines, des foyers, voire tout au fond de la conscience de ses personnages, ou de ce qui en tient lieu. Le roman retrace une fugue, fuite dans le monde intermédiaire où confine l'adultère et une romance de littérature de gare, l'œuvre prend une dimension mythique, chimérique: malédiction, damnation, expiation, rédemption… Vouée à l'exigeante religion de l'amour, refusant de donner la vie, captive de sa culture, Charlotte voue les amants à un angélisme mortel, à l'amour à mort. Qui se révélera être un amour de la mort. Elle ne voit pas que cette fuite en avant est un enfermement, que cette exigence quasi nietzschéenne à cultiver un art de vivre et d'aimer, dans le face-à-face nu de deux êtres désemparés, se révèle être un art de mourir. Chez Faulkner, l'hyperromantisme, loin de Werther et de Bovary, devient minéral et tue la vie. Est-ce qu'à force d'aimer l'amour, on ne finit pas par perdre la trace de l'autre, par le nier, par perdre la viabilité de cet amour? Charlotte croit à l'amour comme absolu - qui ne s'abaisse pas à chercher les conditions de sa survie, un amour qui laisse l'identité se confondre avec l'identification: je suis ce que je lis du devenir de l'autre...

DES PAYSAGES EXTÉNUÉS: BRISES, ODEURS, RIVIÈRES, GLYCINE, TAILLIS, FUTAIES

C'est une cavalcade venteuse dans « un vent sans horaires, sans lois, imprévisible, venant de nulle part et n'allant nulle part, comme un attelage emballé à travers une plaine déserte ». Il y a une fonction topique du paysage chez Faulkner. Ni bucolique, ni idyllique, mais fantomatique, presque fantastique. Comment rendre sur scène ces traces ou signes d'une histoire naturelle en décomposition à l'image de ces paysages traversés? De ces bruits, brises, odeurs, rivières, glycines, taillis, futaies, odeurs puissantes, lumières particulières, vent omniprésent qui enveloppent les protagonistes et participent de leurs fixations, de leurs pressentiments, de leurs douleurs immobiles?
Cette sensualité des éléments, cette nature prémonitoire qui invente une polyphonie est bien celle de « ces États-Unis d'Amérique où la civilisation naissait sous la hutte et allait mourir dans les bois », disait Tocqueville.

TRAJET, TRAQUE: BIFFURES ET BIFURCATIONS

Cinq chapitres, quatre lieux : de l'hôtel à l'atelier de Chicago, puis le chalet dans l'Utah et enfin le bungalow au bord de la mer, ultime paysage, ultime horizon. Un trajet de la vie de bohème au cabanon de plage, abandonné au seul bruit des palmiers sauvages, un trajet de la vie à la mort. Une histoire d'amour de bruit et de fureur. On a beaucoup écrit sur la prescience de la circulation, du trajet dans la littérature américaine, comme si « l'âme ne s'accomplissait qu'en prenant la route». Ici c'est aussi une descente aux enfers, une précarité qui gagne, une sauvagerie, celle de la nature, du corps engrossé qui prend le dessus; un trajet particulièrement clair qui, de libératoire à l'origine, finit par la mort (agonie de Charlotte) et l'enfermement (de Harry) et où chaque étape rature la précédente. Et où de couche en couche, d'un hôtel de passe à une pauvre natte sur le sol en passant par un plateau recouvert de matelas, multipliant ainsi les possibilités infinies de partout s'aimer, chacun se débat avec sa solitude incompressible et l'impératif d'un amour inconditionnel.

SEVERINE CHAVRIER

Directrice du CDN Orléans / Centre-Val de Loire depuis janvier 2017, Séverine Chavrier est musicienne et metteuse en scène.
Après une hypokhâgne, elle obtient une médaille d'or et un diplôme du Conservatoire de Genève en piano, ainsi qu'un premier prix d'analyse musicale. Elle se forme au jeu d'acteur très jeune, rejoint les cours de Michel Fau et François Merle puis participe à différents stages où elle continue de se former auprès d'artistes comme Félix Prader, Christophe Rauck, Darek Blinski, Rodrigo Garcia.

Chacun de ses spectacles est l'occasion de rencontres et de croisements. En tant que comédienne et musicienne, elle multiplie les collaborations tout en dirigeant sa propre compagnie, La Sérénade interrompue. Aux côtés de Rodolphe Burger, elle rencontre Jean-Louis Martinelli pour qui elle crée et interprète la musique de plusieurs spectacles au Théâtre Nanterre-Amandiers (*Schweyk* de Bertolt Brecht, *Kliniken* de Lars Norén et *Les Fiancés de Loches* de Feydeau). En 2009, La Sérenade interrompue obtient l'aide au compagnonnage avec la compagnie FV de François Verret dont elle devient l'interprète pour trois créations au piano préparé jusqu'en 2012 (*Cabaret*, *Do you remember no I don't* et *Courts-Circuits*).

Séverine Chavrier développe une approche singulière de la mise en scène, où le théâtre dialogue avec la musique, la danse, l'image et la littérature. Elle conçoit ses spectacles à partir de toutes sortes de matières : le corps de ses interprètes, le son du piano préparé, les vidéos qu'elle réalise souvent elle-même. Sans oublier la parole, une parole erratique qu'elle façonne en se plongeant dans l'univers des auteurs qu'elle affectionne.

En 2009, sa pièce *Épousailles et représailles*, d'après Hanokh Levin, créée au théâtre Nanterre-Amandiers puis programmée au Centquatre-Paris par L'Odéon - Théâtre de l'Europe, dans le cadre du Festival Impatience, dissèque les vicissitudes du couple avec humour, cruauté et humanité.
En octobre 2011, Séverine Chavrier, alors artiste associée au Centquatre - Paris, y crée, dans le cadre du Festival Temps d'images d'Arte, *Série B – Ballard J. G.*, inspirée de James Graham Ballard, puis, au Festival d'Avignon 2012, *Plage ultime*, repris notamment au Théâtre Nanterre-Amandiers et à la MC2 Grenoble.

Entre 2014 et 2016, elle est invitée à créer deux pièces au Théâtre Vidy-Lausanne, *Les Palmiers sauvages*, d'après le roman de William Faulkner, et *Nous sommes repus mais pas repentis*, d'après *Déjeuner chez Wittgenstein* de Thomas Bernhard. Après des tournées sur les plus grandes scène françaises (Bonlieu, scène nationale d'Annecy, Nouveau Théâtre de Montreuil, Comédie de Reims, Théâtre d'Arras, l'Apostrophe de Cergy-Pontoise, Théâtre Liberté de Toulon...), ces deux pièces sont présentées en diptyque à l'Odéon-Théâtre de l'Europe au printemps 2016. Ces deux spectacles sont en tournée pendant les saison 18/19 et 19/20.

Depuis 2015, Séverine Chavrier développe par ailleurs un travail au long cours avec la création d'*Après coups, Projet Un-Femme* dont les deux premiers volets, créés en 2015 et 2017, ont été présentés au Théâtre de la Bastille à Paris, réunissant de jeunes artistes étrangères venues du cirque et de la danse. Ces deux volets sont réunis sous forme d'un diptyque créé à l'automne 2018 à Orléans et en tournée (TNB Rennes, Comédie de Reims, MC 93).

Elle travaille actuellement autour de l'adolescence pour sa création *Aria da capo*.

Depuis 2013, elle intervient régulièrement à l'École supérieure des Arts du cirque de Châlons-en-Champagne, le CNAC, et accompagne les élèves pour les *Échappées*.

La musique, qu'elle joue dans ses propres mises en scène ou avec de prestigieux improvisateurs, continue d'occuper une place importante dans sa vie d'artiste. En 2013, elle improvise au piano, en duo avec Jean-Pierre Drouet aux percussions pour le Festival d'Avignon et l'Opéra de Lille, et en trio avec Bartabas à La Villette. À l'automne 2016, à La Pop (Paris), elle crée avec Mel Malonga, bassiste congolais, le spectacle *Mississippi Cantabile*, rencontre musicale entre Nord et Sud.

Ce goût pour les rencontres improvisées se confirme à l'occasion des *Voyages d'hiver,* dont la première édition en avril 2017, marque l'arrivée de Séverine Chavrier au CDNO. Elle présente au public pour la première fois une partie de ses compagnons artistiques de longue date, entourés d'autres artistes pour l'occasion. Chaque édition proposent des échanges scéniques uniques, imprévisible, risqués et joyeux.

DEBORAH ROUACH

Née en 1980 à Bruxelles, diplômée de l'Institut des Arts de Diffusion (Belgique) en 2003, Deborah Rouach a écrit un mémoire *Mikhaïl Boulgakov: sa vie, son théâtre, son destin; ou comment être écrivain dans la Russie stalinienne*. Elle a joué depuis dans une quinzaine de spectacles, dont *Face de cuillère* de Lee Hall (Prix du meilleur espoir féminin au Prix du Théâtre 2007), *Kebab* de Gianina Carbunariu, *Kvetch* de Steven Berkoff, *Chatroom* de Enda Walsh, *Kinky Birds* de Elsa Poisot...

Depuis 2011, elle joue *Cendrillon* de Joël Pommerat (nominée meilleure actrice aux Prix du Théâtre 2012), créé à Bruxelles, puis joué à l'Odéon et en tournée en France et en tournée internationale.

En 2014, elle crée *Les Palmiers Sauvages* de Séverine Chavrier d'après William Faulkner au Théâtre de Vidy à Lausanne puis le joue au Nouveau Théâtre de Montreuil ainsi qu'à l'Odéon et en tournée en France.

LAURENT PAPOT

Après une formation à l'école Florent, Laurent Papot crée en 2003, avec Séverine Chavrier, la compagnie La Sérénade interrompue, soit une dizaine de spectacles (*avec Mozart le mal de gorge était moins grave, Épousailles et représailles, Série B...*) dont *Les Palmiers sauvages* d'après l'œuvre de William Faulkner, créé à Vidy-Lausanne et repris à l'Odéon en juin 2016 et *Nous sommes repus mais pas repentis (Déjeuner chez Wittgenstein)* de Thomas Bernhard, création à Vidy-Lausanne en mars 2016 et repris à l'Odéon en mai 2016.

Au théâtre, il travaille aussi avec Vincent Macaigne (*Requiem3*), Jérémie Le Louët (*Macbett* d'Eugène Ionesco, *Hot House* de Harold Pinter), Aurélia Guillet (*Déjà là* d'Arnaud Michniak), Blandine Savetier (*Love and Money* de Dennis Kelly) Philippe Ulysse (*C'est comme du feu* de William Faulkner) ou Ivo van Hove (*Vu du pont* d'Arthur Miller).

Au cinéma il travaille avec Guillaume Brac (*Un monde sans femmes*), Jules Zingg (*Les Voisins, Kudoh, Les Restes*), Vincent Macaigne (*Orléans*), Philippe Ulysse (*Le Sourire des astronautes*), Thomas Grenier (*Château de cartes, Le Chant du coq*), Clémence Madeleine-Perdrillat (*Bal de nuit, Le Cowboy de Normandie*), David Lucas (*Home run*), Hugo Dillon (*Fraigers*). Il collabore avec l'orchestre national d'Île-de-France et récite *Pierre et le loup* à la Philharmonie de Paris sous la direction d'Enrique Mazzola.
Cette saison, il fait partie de la distribution des *Trois sœurs* dans la mise en scène de Simon Stone.

LA DISPUTE, UNE ÉMISSION D'ARNAUD LAPORTE

Arnaud Laporte – *Les Palmiers Sauvages* est en ce moment au Nouveau Théâtre de Montreuil. On vient d'entendre les deux comédiens qui sont sur le plateau, Deborah Rouach et Laurent Papot dont je reparlerai et vous reparlerez probablement aussi. Séverine Chavrier intervient également, comme souvent, avec son piano sur le côté de la scène – elle ne salue pas, d'ailleurs ; j'étais surpris qu'elle ne vienne pas, puisqu'elle participe aussi sur le plateau à ce spectacle dont elle signe en tout cas adaptation et mise en scène. Je commence avec vous Marie-Josée Sirach ?

Marie-Josée Sirach – Volontiers. Quelle belle aventure ! Quel beau voyage dans l'univers de Faulkner ! J'ai été totalement séduite par l'univers de cette proposition. Je l'ai trouvée d'une fraîcheur revigorante. Elle s'empare de ce texte, de cette réécriture de Faulkner qui est faite de hiatus et qui part parfois dans tous les sens, mais qui va très loin en profondeur pour sonder l'âme humaine. Elle arrive avec liberté et audace à restituer cette histoire d'amour, cette passion folle et incandescente entre ces deux êtres d'une fragilité incroyable, portée magnifiquement par Laurent Papot et Deborah Rouach. Je suis restée subjuguée. On entend tout : les sons, le vent, les embruns de ce lac qui, de temps en temps, apparaît en fond de scène, les soupirs, les silences, les cris de la jouissance… Elle pose sur le plateau un décor qui est comme un territoire, leur territoire : des matelas qu'ils retirent, qu'ils remettent, qu'ils piétinent, dans lesquels ils se roulent, s'enroulent, s'emmêlent – on ne voit alors plus que des jambes dépasser – et puis ces sommiers anciens, métalliques, sur lesquels parfois ils sautent, tables, étagères comme celles que l'on imagine voir dans certains drugstores d'une Amérique fantasmée ou en tout cas faulknérienne, boîtes de conserve, fauteuils : on part dans cette aventure, on prend le train et on les suit jusqu'au bout. Ils disent à un moment donné, je crois que c'est Laurent Papot qui le dit : « Notre histoire ne sera pas dramatique, elle sera comique. » Ils cherchent le bonheur à tout prix, mais c'est une tragédie qui se déroule sous nos yeux. Ils vont jusqu'au bout d'eux mêmes, de cette passion. Je trouve que Séverine Chavrier leur fait faire quelque chose d'extrêmement beau, de très émouvant. Leur corps et leur nudité sont là, sublimés. On est dans l'intimité et il y a, en même temps, une vraie distance, un respect de tout ça. C'est pour moi une très jolie découverte.

Arnaud Laporte – Un véritable enthousiasme de Marie-Josée Sirach. J'y viendrai aussi. Anna Sigalevitch ?

Anna Sigalevitch – Je partage beaucoup de ce que vous dites, Marie-Josée, surtout sur le territoire. C'est vrai qu'ils arrivent à faire du plateau leur territoire. Il y a un vrai rapport à la nudité, à l'intimité, mais aussi au réalisme et à la stylisation. C'est assez rare de voir des comédiens nus, si souvent, sur le plateau qui ne sont ni exhibitionnistes, ni impudiques. Il y a une véritable beauté. Mais sont-ils sublimés ? Je ne crois pas. Et c'est ce qui est beau : c'est que c'est réaliste, c'est simple. Ils ont, eux, un rapport à leur corps qui est magnifique. Comme cette manière de transformer le plateau en territoire, ce niveau de liberté est partagé par les deux comédiens et ils le partagent au public. C'est un spectacle que je trouve d'une grande densité, d'une grande richesse. Cette véritable proposition m'a vraiment plu. Il y a quelque chose de presque saturé dans ce spectacle, au niveau de la forme qui peut paraître un peu écrasante. Je me suis dit pendant le spectacle que le rythme était rapide, si rapide que je me suis demandé si l'on avait le temps de ressentir tout ce qui nous était proposé. J'avais l'impression qu'il nous manquait un peu d'espace. Et en fait, c'est très juste, c'est ce qui est bien. Car c'est bien là le propos de Faulkner : est-ce qu'on ressent ? On se lance à tête baissée dans cette histoire, sans savoir qui est avec nous, qui est en face de nous, sans savoir si c'est l'autre qu'on aime ou l'idée de l'amour de l'autre. Tout cela est transcrit de façon extrêmement juste et pertinente. Par exemple, le moment du coup de foudre est traduit par des coups de feu ; ils sont littéralement transpercés et percutés par ce coup de foudre, cette déflagration, vont devenir prisonniers de cette histoire et c'est bien ce qu'on sent. Vous parliez, Marie-Josée, d'amour drôle, joyeux, léger. Je le trouve surtout triste car je les sens très seuls dans leur histoire. Cette forme quasi opératique et que Séverine Chavrier appelle théâtre musical se déploie pendant deux heures et transcrit de façon extrêmement sensorielle cette histoire. Je suis vraiment convaincue.

Arnaud Laporte – J'étais de mon côté déjà convaincu par *Plage ultime*, qu'elle avait présenté au Festival d'Avignon et qui n'avait pas reçu un très bon accueil, spectacle déjà très dense et riche ; j'y avais pris du plaisir à tous niveaux. Il est vrai que s'attaquer à Faulkner n'est pas une mince affaire. Je trouve que Séverine Chavrier a fort bien fait. C'est la dimension sonore, qui l'intéresse beaucoup chez Faulkner. On entend effectivement ce vent qui claque dans les palmiers. Il s'agit presque d'une image sous la plume de l'écrivain. Ici, ce chaos, ce bruit et cette fureur faulknérienne sont extrêmement maîtrisés et disent beaucoup au sujet de la fureur du monde, du bruit de l'amour – à moins que ça ne soit l'inverse – grâce à un travail sonore, notamment, élaboré avec Philippe Perrin. De fait, dès le début du spectacle, je trouve que Séverine Chavrier réalise des images avec du son, ce qui est rare et beau. Le travail visuel, développé par Benjamin Hautin, Jérôme Vernez et David Perez, est très riche. J'ai également noté que ce spectacle allait à toute allure, plein d'ellipses, qu'il était mené pied au plancher dans cette très belle utilisation de l'espace-territoire, comme le dit Marie-Josée. C'est un spectacle qui est aussi plein d'humour, mais duquel se dégage une grande complexité dans la construction, comme s'il était régi par une partition visuelle et sonore – et je pense que c'est le cas –, ce qui est possible, rappelons-le, grâce à deux interprètes qui, au final, m'ont emporté. Au final, car au début, Deborah Rouach me rappelait énormément la très jeune Anouk Grinberg : dans son corps, dans son attitude, dans sa démarche, dans sa voix, dans son jeu, ce qui n'est pas une comparaison négative puisque j'aime beaucoup Anouk Grinberg (j'avoue ne pas avoir reconnu la comédienne qui jouait dans *Cendrillon* de Joël Pommerat, en la personne de Deborah Rouach, c'est plus tard que les fils se sont renoués). Quant à Laurent Papot – c'est une comparaison qui est encore un compliment –, il me fait penser au jeune Gérard Depardieu. Je trouve que c'est un comédien extraordinaire. Je suis en admiration pour ce qu'ils font. Deux heures durant, ils occupent le territoire. Séverine Chavrier leur en demande beaucoup, mais ils donnent beaucoup au public en retour.

Marie-Josée Sirach – En effet, le travail des deux acteurs est époustouflant. Ils sont très justes, tout le temps au bon endroit, quand bien même ils sont dans un déséquilibre permanent : ils nous emportent ainsi dans cette histoire, qui est peut-être triste, mais dans laquelle ils parviennent à trouver des petites bulles de bonheur qu'ils nous font partager. Cette espèce de chaos intime, qui va les transporter jusqu'à la mort, fait écho avec le chaos de la nature, avec ses éléments qui s'agitent par moment et qui font irruption sur le plateau. Effectivement, Séverine Chavrier parvient à orchestrer tout cela avec beaucoup de talent et de génie. On est véritablement emporté.

Arnaud Laporte – Je crois vraiment qu'on a besoin de ces bulles, ou capsules, d'humour car l'histoire est terrible, c'est une tragédie. Relevons ces moments : c'est la première fois qu'ils vont faire l'amour et Laurent Papot dit à Deborah Rouach : « Mais tu gardes ton micro ? » ou lorsque Deborah Rouach va uriner et qu'elle demande qu'on ne coupe pas le micro pour que le public l'entende faire. Ces passages amènent une distanciation qui peut nous faire sortir de ce drame terrible.

Marie-Josée Sirach – Je trouve ça très joli. Quand ils sont au lit, on les entend murmurer comme deux enfants. Cette idée est d'une grande beauté. Ils sont comme deux enfants qui parlent sous les couettes pour pas que les parents ne les entendent et se racontent des histoires, tellement simples et créant entre eux une si grande complicité qu'on en rit. On les imagine, se découvrant, les bras et les mains se posant sur leur corps, totalement émus. C'est ce type d'émotions que l'on sent en permanence.

Anna Sigalevitch – En effet, les comédiens font beaucoup l'amour pendant le spectacle, de façon très énergique et comique, les corps vont vite et sont très dynamiques, rappelant presque deux lapins par moments. La façon dont la parole arrive après l'acte sexuel est très bien menée ; il y a une forme de légèreté, de distance, de décalage. Séverine Chavrier a très bien réussi à transcrire le paradoxe et le décalage qui peut y avoir entre deux êtres, malgré leur fusion, leur désir et leur intime communication à certains endroits et pas à d'autres. Cette façon de chuchoter dans une quasi obscurité, avec les micros qui amplifient leur voix, cette sonate de Schubert qui revient de façon obsédante comme un leitmotiv, cette nature et ces éléments qui portent les comédiens… Il y a presque un volontarisme formel que je trouve très intéressant parce qu'il convient au volontarisme de ces deux êtres dans cette histoire. Ceci est lié à une grande vitalité, à quelque chose de très vivant. Il n'y a rien d'éthéré dans ce spectacle. On va vers la mort en chantant, tête baissée, on fonce droit dans le mur, en se tenant par la main, en courant ! D'ailleurs, ils courent beaucoup. Elle court beaucoup, sautille tout le temps. Tout cela donne un rapport au plateau à la fois de grande énergie et de grand désespoir, qui est très fort et rare au théâtre.

Arnaud Laporte – Précipitez-vous, allez au Nouveau Théâtre de Montreuil voir ce spectacle qui doit être vu, puisqu'il présente un travail vraiment formidable à tous niveaux ! *Les Palmiers Sauvages* d'après William Faulkner, mis en scène par Séverine Chavrier avec Deborah Rouach et Laurent Papot.

Retranscription de l'émission « La Dispute », France Culture, diffusée le 8 décembre 2014

Politis.fr

Un amour d'enfer

Séverine Chavrier adapte *les Palmiers sauvages* de William Faulkner. Un superbe bric-à-brac.

Laurent Papot joue avec fracas la dégringolade d'un couple.

DAPHNÉ BUBIC

Trente-cinq ans, un mari, des enfants et de jolies robes assorties d'élégantes chaussures à talons. Au début des *Palmiers sauvages*, portés sur scène par Séverine Chavrier, Charlotte Rittenmeyer a tout de la bourgeoise accomplie. Mais pas pour longtemps.

Dès la première scène, après quelques répliques anodines, Deborah Rouach donne à l'héroïne faulknérienne un air suspect. Plus que ses paroles jetées en l'air comme des poignées de sable ou de poussière, ses gestes précipités trahissent une envie d'ailleurs. D'autre chose. D'amour fou et de traversée des apparences. Un rêve de femme-enfant que la comédienne incarne avec bruit et fureur, en accord avec la violence du roman et la mise en scène foisonnante de Séverine Chavrier.

Pour transposer au théâtre cette œuvre où la souffrance atteint un degré inédit chez Faulkner – selon François Pitavy, dans sa préface publiée dans La Pléiade –, cette dernière a utilisé son langage habituel. Un mélange de vidéos, de sons qui fusent d'un peu partout dans la salle, de musique qui déchire les tympans et de corps qui s'agitent jusqu'à l'épuisement. Sans oublier le texte.

Les Palmiers sauvages étant très pauvres en dialogues, Séverine Chavrier a dû imaginer un langage à mettre dans la bouche de Charlotte et de Harry Wilbourne (Laurent Papot), interne en médecine qui décide de tout plaquer pour voyager avec la femme-enfant hyperactive. Avec bonheur, elle a opté pour un parler simple et imagé, à la poésie rocailleuse.

Dans ce spectacle, les amants en rupture de ban parlent comme ils bougent. Sans s'arrêter, mais sans jamais aller non plus jusqu'au bout de leurs réflexions sur l'amour. Pourtant, ils ne font que ça, gloser sur les sentiments. Sur leur pseudo-amour qu'ils veulent pur et absolu ; qui n'est en fait que stratégie de lutte contre l'ennui et tentative désespérée pour éviter de sombrer dans la dépression. Échec et mat. Au milieu du grand gourbi que leur a composé le scénographe Benjamin Hautin, Deborah Rouach et Laurent Papot jouent avec cris et fracas la dégringolade du couple.

Une haute étagère pleine de boîtes de conserve vides, des tas de matelas qu'ils passent leur temps à déménager, des caisses de bière et tous les meubles déglingués qui encombrent la scène… Chaque élément du décor-foutoir joue un rôle précis dans la descente aux enfers de Charlotte et Harry. Et la saturation de l'atmosphère visuelle et sonore déréalise la romance, l'éloigne dans une représentation pathétique mais sublime. Comme Faulkner, entre le néant et le chagrin, Séverine Chavrier et ses comédiens ont choisi le chagrin. Et c'est bien…

›Anaïs Heluin

Les Palmiers sauvages, d'après William Faulkner, jusqu'au 12 décembre au Nouveau Théâtre de Montreuil, www.nouveau-theatre-montreuil.com

La Belle Jeunesse. Jaime Rosales. 1h42.

Les Palmiers sauvages

de Séverine Chavrier

Tournée prochaine

THÉÂTRE

Séverine Chavrier est une artiste étonnante. Sous ses airs de première de la classe, on sent poindre une fantaisie sans bornes, un goût pour l'inattendu. Musicienne de formation (médaille d'or de piano, diplôme du conservatoire de Genève), elle fréquente les plateaux de théâtre depuis 2005, d'abord aux côtés de Rodolphe Burger puis de Jean-Louis Martinelli. En 2007, elle présente *Epousailles et représailles*. Deux ans plus tard, elle collabore avec François Verret en tant que pianiste et comédienne sur *Cabaret* et *Do you remember no I don't*. En 2012, elle met en scène *Plage ultime* au festival d'Avignon. Fin 2014, dans le cadre de la deuxième édition de «Mesure pour mesure» au CDN de Montreuil, elle crée *Les Palmiers sauvages*, d'après deux nouvelles de William Faulkner.

Les Palmiers sauvages est un concertino pour deux êtres, une partition musicale débridée où tout fait son, où tout fait sens. Une histoire d'amour fusionnelle, passionnelle, torride et terrible. Lui est interne dans un hôpital de la Nouvelle-Orléans. Elle, est sagement mariée et ne supporte plus sa vie. Tout commence par un coup de foudre. Un coup de foudre, précédé de roulements de tonnerre qui déchirent l'espace, s'abat sur nos deux tourtereaux, littéralement foudroyés d'amour. Alors ils fuient ce Sud moite et conservateur, filent du côté de Chicago, trouvent refuge dans une bicoque brinquebalante dont la porte s'ouvre sur un immense lac noir, balayé par des vents contraires. Tout autour, une nature inquiétante, à l'affût de la fragilité de ce deux êtres. Dans leur refuge, qui tient de l'entrepôt façon drugstore avec ses étagères immenses remplies de boîtes de conserve qui tomberont les unes après les autres dans une partition désordonnée, des matelas et des vieux sommiers métalliques jonchent le sol, construisant un espace mental qui permet à la fois une grande liberté de mouvements mais s'avèrera – au fil du temps qui passe et de l'amour en fuite – oppressant. Ce territoire imaginaire conçu comme un écrin, un nid d'amour qu'Harry et Charlotte (Laurent Papot et Deborah Rouach) piétinent allègrement dans des élans amoureux où les corps s'entremêlent, avant que l'histoire bascule doucement dans le désamour, se transformant à vue en un champ de bataille où tous les coups sont permis. Le corps à corps amoureux devient un mano a mano à fleuret moucheté où les mots se perdent pour laisser place à des sons chaque fois plus saturés. La tragédie pointe le bout de son nez. Voix, sons, images, corps, lumières, objets... Tout se percute sur le plateau à un rythme vertigineux, avec des cassures mélodiques comme autant de d'éclats de sentiments brisés dont on ne pourra plus recoller les morceaux. Des secousses telluriques font trembler les murs et les cœurs. Tout se fissure. Le vent s'engouffre, violent, inquiétant, balayant sur son passage les derniers soubresauts de l'amour.

Séverine Chavrier orchestre cette partition théâtrale avec maestria. Elle alterne moments d'accalmie et de tempête, saturant l'espace scénique de sons, amplifiant les voix – entre cris et chuchotements – et les silences comme autant de soupirs musicaux qui se glissent opportunément sur une portée. Elle est de concert avec les acteurs dont l'engagement physique et mental est sans faille. Laurent Papot et Deborah Rouach sont dans un jeu à la fois érotique et sensuel, drôle, tendre et cruel. Il y a là une liberté, une puissance et une folie dans leur jeu suffisamment rare pour être soulignée. Car c'est aussi de cela qu'il s'agit. Il souffle un vent de liberté sur le plateau, dans ces mouvements qui paraissent désordonnés mais sont parfaitement maîtrisés, coordonnés. Séverine Chavrier recrée un théâtre de l'illusion, s'engouffre avec bonheur dans un théâtre où musique, danse et jeu se frottent, s'affrontent, se piquent et s'impliquent. Elle a osé Faulkner, jusque dans ses silences, la moiteur des corps, la noirceur des âmes, la complexité et la fragilité humaine.

/ MARIE-JOSÉ SIRACH /

SAMUEL RIBEIRO

ELLE A CHOISI UN GÎTE POUR Y INSTALLER NON PAS NOUS MAIS L'AMOUR.

ILS FUYAIENT NON POUR ÉCHAPPER À LEUR PASSÉ, MAIS À LEUR AVENIR.

WILLIAM FAULKNER